

A l'Opéra de Nancy : Bernstein et Ravel auraient-ils fait les mêmes rêves ?

On associe traditionnellement la fantaisie lyrique *L'Enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel avec son autre opéra en un acte *L'Heure espagnole*. L'accouplement du premier précédé de l'opéra de chambre *Trouble in Tahiti* de Léonard Bernstein tenait du grand écart pour le metteur en scène Benoît Bénichou lançant des passerelles entre les deux à l'opéra de Lorraine. On est dans la comédie musicale américaine qui annonce plus modestement *Candide* et *West Side Story* et se situe dans le droit fil de Gershwin, avec ses blues en duo et ses rythmes de jazz qui coulent avec langueur et mélancolie, sauf qu'ici, les artistes de la distribution chantent sans micro au rebours des revues anglo-saxonnes sonorisées. Le sujet ne comporte pas d'intrigue et l'histoire est banale, d'un couple marié dont le morne quotidien de l'épouse est à l'opposé des préoccupations du mari qui satisfait ses hobbies, assure son travail et fait l'amour à sa secrétaire, cliché satirique exploité durant ces années américaines d'une après-guerre consumériste.

Aucun atome crochu donc avec le Ravel qui, habituellement, est présenté dans l'esprit du dessin animé d'un Walt Disney avant la lettre, et de la féerie du texte de Colette, avec sa part de cruauté, d'espièglerie et de merveilleux, alors que, présentement, on assiste à une fantasmagorie beaucoup plus orientée vers la psychologie des personnages. Ils sont tous des humains empanachés et non des bêtes et des objets incarnés comme tels par les acteurs, en groupes intelligemment chorégraphiés et chantant comme dans une pièce de théâtre musical, tantôt interrogateurs, réprobateurs, moralisateurs, réconciliateurs. Et ce, dans des décors miniaturisés ingénieux et une costumerie originale et variée. Alors, où est le fil d'Ariane qui relie les deux pièces ? Car il ne faudrait pas conclure que les portraits de famille aient des liens naturels. C'est le fils du couple de Wellesly Hill, muet, les yeux rivés sans cesse sur son petit écran, et c'est le fils ravélien qui casse tout ce qui lui tombe sous la main, et leurs parents respectifs que, d'une pièce à l'autre, l'on verra dans une position intime, sauf que c'est un adultère un peu plus hard chez Bernstein. Certes, tout ceci est fort habilement monté. Or, il n'y a guère de comparaison possible entre les deux partitions. L'O.S.N.L., direction Schiffman, les chœurs et les chanteurs

sont dans le ton de Broadway mais en plus léger, cool, glamour, mélodique et prudemment swingué chez l'un Et ils restituent avec goût, l'orchestration raffinée et dentellière conjuguant les trois registres de l'humour, du burlesque et du tendre lyrisme de l'autre, dont les trente rôles sont savamment intriqués, du parlando imitateur aux vocalises débridées. Mais il est peu probable que les deux musiciens aient fait les mêmes rêves.

Georges MASSON